PROCHAIN ARRÊT

LA SÉRIE PROSPECTIVE DE KEOLIS



Mobility Report

Sécurité des femmes et mobilité prédictive : la caméra qui protège est celle qui surveille (Hyderabad)

La caméra qui pense

Pendant un demi-siècle, une caméra de surveillance n'a su faire qu'une chose : enregistrer. Il fallait, après coup, un œil humain pour y chercher quelque chose. La rupture des années 2020 n'est pas le nombre de caméras — il était déjà colossal — mais le fait qu'elles se sont mises à *comprendre* ce qu'elles voient. La « caméra intelligente » fond l'optique dans l'algorithme : vision par ordinateur, reconnaissance faciale, lecture de plaques, détection de comportements « anormaux », analyse de foule, le tout en temps réel et, de plus en plus, traité dans la caméra elle-même.

Les chiffres de marché disent l'ampleur et la vitesse du basculement — étant entendu que les cabinets divergent et qu'il faut les lire en ordre de grandeur, non au dollar près. Le marché mondial de la vidéosurveillance dopée à l'IA est estimé entre 4 et 6,5 milliards de dollars en 2024, et projeté entre 12 et 29 milliards à l'horizon 2030 selon les sources (MarketsandMarkets retient ~3,9 → 12,5 Md$, soit +21 % par an ; Grand View Research ~6,5 → 28,8 Md$, soit +31 % par an). Le marché des seules caméras intelligentes passerait d'environ 14 milliards de dollars en 2024 à 47 milliards en 2030 (Grand View Research, ~+22 % par an). Celui de la reconnaissance faciale, d'environ 5 milliards en 2022 à 16 milliards en 2030 selon les uns (Grand View), plus prudemment à 8 milliards selon les autres (Statista). Quelle que soit la fourchette, deux constantes : la zone Asie-Pacifique est la plus dynamique — la Chine et l'Inde en tête, jusqu'à 45-50 % du marché dès 2026 selon une estimation —, et le cas d'usage qui tire la commande publique est partout le même : la sécurité, la prévention du crime, la « ville sûre ». Les grands équipementiers (Hikvision, Dahua, NEC, SenseTime, Axis) vendent désormais moins des caméras que des cerveaux.

Ce qui change n'est donc pas qu'on filme davantage, mais qu'on demande à la machine de *juger* ce qu'elle filme : reconnaître un visage dans une foule, repérer un attroupement, signaler une « anomalie » de comportement, et — c'est l'étape suivante, celle de ce chapitre — *anticiper*. On passe de la caméra qui se souvient à la caméra qui prédit.

Hyderabad, le laboratoire grandeur nature

Aucune ville n'incarne mieux cette bascule qu'Hyderabad. Après une série d'attentats en 2013, la police du Telangana lance un programme de vidéosurveillance qui, dix ans plus tard, place l'agglomération parmi les plus surveillées du monde : plusieurs centaines de milliers de caméras à l'échelle de l'État — de l'ordre de 600 000 selon les estimations les plus citées, mais les chiffres varient fortement selon les sources et les périmètres. En août 2022, un *Command and Control Centre* est inauguré à Banjara Hills, tour de verre conçue pour agréger ces flux en temps réel et capable, selon ses promoteurs, de traiter les images de centaines de milliers de caméras. La reconnaissance faciale y est couplée à un fichier de délinquants connus.

Cette infrastructure n'est pas neutre. Amnesty International, l'Internet Freedom Foundation et Article 19, dans le cadre de la campagne *Ban the Scan*, ont conclu qu'Hyderabad était « au bord de devenir une ville de surveillance totale », avec, dans certains quartiers, plus de la moitié de l'espace public sous l'œil des caméras. Les mêmes organisations documentent un usage qui pèse de façon disproportionnée sur les minorités — musulmans, Dalits, personnes trans, travailleurs pauvres ; l'affaire S Q Masood, militant musulman photographié de force en pleine rue et à l'origine du premier recours judiciaire indien contre la reconnaissance faciale, en est devenue le symbole. La loi indienne de protection des données (DPDP Act, 2023) existe désormais, mais ses exemptions au profit des agences de sécurité de l'État sont si larges qu'elle n'offre, en pratique, presque aucun garde-fou. Sur ce territoire, Keolis exploite par ailleurs le métro automatique depuis 2017 — un acteur central sur lequel nous reviendrons.

Ce qui rend la surveillance acceptable : la peur

Une technologie d'une telle intrusivité ne se déploie pas sans consentement social. Or ce consentement a un carburant, et l'enquête internationale *Keoscopie Planet* (Keoscopie × Toluna, 2026 ; 8 000 résidents, 20 métropoles, 11 pays, dont Hyderabad et Pune) en donne la mesure : le sentiment d'insécurité. Il est massif, et il est d'abord féminin — mais pas seulement.

À l'échelle mondiale, huit usagers des transports sur dix déclarent avoir adopté, sur douze mois, au moins une stratégie pour faire face à un sentiment d'insécurité : prévenir un proche, feindre d'être occupé, éviter un horaire, un trajet, voire renoncer au déplacement. Ce n'est pas la conduite d'une minorité anxieuse : c'est le geste ordinaire de la mobilité. L'écart de genre existe — 85 % des femmes contre 81 % des hommes — mais il est plus faible qu'attendu ; l'écart générationnel, lui, est béant : 94 % des 18-24 ans contre 67 % des plus de 65 ans. Les plus jeunes, premiers usagers des transports, en sont aussi les plus inquiets.

Le point décisif, pour comprendre l'acceptation de la surveillance, tient en une phrase de l'enquête : ce sentiment d'insécurité ne décrit pas une insécurité objective — les transports publics restent l'un des modes les plus sûrs au monde —, il décrit une *perception*, et cette perception commande les comportements avec autant de force que la réalité. C'est exactement ce qui rend la caméra désirable : une peur supérieure au danger réel appelle une réponse visible, et la sécurité des femmes en est la justification la plus consensuelle qui soit. Personne ne s'oppose, sur le principe, à protéger les femmes ; c'est pourquoi leur protection est le meilleur argument pour installer caméras et reconnaissance faciale.

Hyderabad l'illustre jusqu'au vertige. C'est là — avec Pune — que le recours aux stratégies d'évitement est le plus élevé de toute l'enquête : 93 % sur douze mois, 84 % sur les trente derniers jours. C'est là aussi que la part des usagers ayant prévenu un proche de leur déplacement atteint 88 % sur douze mois, record de l'échantillon. Autrement dit : dans la ville la plus surveillée du panel, neuf usagers sur dix s'auto-protègent, et près de neuf sur dix ont déjà signalé un trajet à un proche. Le terrain culturel du « voyage tracé pour ma sécurité » est non seulement prêt, il est déjà la norme. En Inde, fait unique parmi les onze pays, la sécurité devance même la baisse des tarifs dans les priorités de politique de mobilité. Et le mécanisme se referme sur lui-même : la métropole qui a le plus investi dans la surveillance reste celle où le sentiment d'insécurité est le plus haut — l'enquête ne permet pas d'en faire une relation de cause à effet, mais la juxtaposition suffit à doucher l'idée que plus de caméras apaise mécaniquement la peur.

Le socle de genre, lui, est documenté de longue date. Selon l'Agence des droits fondamentaux de l'Union européenne, 55 % des femmes de l'Union ont subi une forme de harcèlement sexuel depuis l'âge de 15 ans, tous lieux confondus. Les femmes redoutent l'agression sexuelle et le harcèlement là où les hommes redoutent le vol ; en France, selon Keoscopie, 45 % des usagères de 15 à 29 ans renoncent à sortir ou changent de mode après une certaine heure, soit deux fois le taux des hommes du même âge. Ces réflexes s'apprennent dès l'adolescence, parfois dès dix ans. C'est sur ce socle que l'Inde a bâti un appareil de sécurité dédié : les SHE Teams (brigades de police en civil créées à Hyderabad en 2014), l'application Hawk Eye et sa fonction « Woman Travel Made Safe » (où une femme déclare son trajet et se fait géolocaliser jusqu'à l'arrivée d'une patrouille), les QR codes de signalement dans le métro et les bus. L'appareil de protection des femmes et l'appareil de surveillance partagent, à la lettre, le même matériel.

Une nuance, enfin, que l'honnêteté impose — d'autant qu'elle vient de l'enquête elle-même : *Keoscopie Planet* conclut que le levier le plus efficace n'est pas la technologie mais la présence humaine, « que les technologies de surveillance ne peuvent pas reproduire », aux côtés de la qualité des infrastructures et de la transparence sur les chiffres réels de la délinquance. Le rapport plaide pour des outils de signalement simples et connus, pas pour la reconnaissance faciale. Tout l'enjeu prospectif de ce chapitre tient dans cet écart : entre ce que la donnée recommande (de l'humain, de la lumière, de la transparence) et ce que la technologie rend possible (du prédictif, du biométrique, du pré-crime).

Du signalement au pré-crime : le « Mobility Report »

Jusqu'ici, le dispositif est *réactif* : une femme signale, une équipe intervient. La rupture qui se dessine est le passage au *prédictif*. En 2021 déjà, la police de Lucknow annonçait l'installation de caméras dotées d'IA sur quelque deux cents *hotspots*, censées alerter le commissariat le plus proche « dès que l'expression d'une femme en détresse change ». Le projet fut aussitôt critiqué par les défenseurs des libertés numériques : technologie non éprouvée, adossée à la pseudo-science de la reconnaissance des émotions, et porteuse d'un risque massif de sur-policing — y compris contre les femmes dont une expression mal lue déclencherait une intervention non désirée. L'objection de fond, formulée par la chercheuse Anja Kovacs, est plus profonde : le dispositif présuppose que toute femme « en détresse » voit dans la police un sauveur — hypothèse loin d'être universelle.

Prolongée à l'horizon 2044, cette logique donne ce que ce chapitre nomme, par détournement de Philip K. Dick et de son *Minority Report*, le Mobility Report : non plus détecter l'agression en cours, mais l'anticiper avant qu'elle n'ait lieu.

En croisant en temps réel la donnée de mobilité (qui est où, à quelle heure, dans quelle rame, à quel arrêt) avec la vidéosurveillance, la reconnaissance faciale et le fichier des « connus défavorablement », un système peut identifier une *convergence à risque* : une femme seule, tard, et la formation, autour d'elle, d'un groupe d'hommes dont certains sont fichés. Il calcule une probabilité de drame et déclenche, avant la rencontre, l'envoi d'une brigade. L'agression n'a pas lieu — parce qu'on a agi sur ce qui n'avait pas encore eu lieu.

C'est séduisant, et c'est précisément là qu'est le piège. *Minority Report* n'est pas une utopie : c'est un avertissement. Le pré-crime punit une probabilité, pas un acte. Il suppose des fichiers fiables — or les bases de données policières d'Hyderabad sur-représentent ceux qu'on surveille déjà : les pauvres, les migrants, les minorités. « Connu défavorablement des services de police » n'est pas une donnée neutre sur la dangerosité d'un individu ; c'est souvent une donnée sur sa classe, sa religion et son quartier. Un système prédictif appliqué à ces fichiers ne prédit pas le crime : il reconduit le soupçon. La promesse — rendre la nuit aux femmes — est réelle. Son revers — une classe d'hommes interceptables à vie et des femmes intégralement traçables « pour leur bien » — l'est tout autant.

À l'horizon 2044 : la voyageuse la plus protégée et la plus surveillée du monde

En prolongeant les tendances — densité inégalée de caméras, généralisation des caméras « intelligentes » et de la reconnaissance faciale, marché de la surveillance multiplié par cinq à six en moins d'une décennie, politique volontariste de sécurité des femmes, métro entièrement automatisé et billettique nominative — on obtient en 2044 une ville où la mobilité féminine est l'objet le plus protégé *et* le plus administré de l'espace public.

Trois effets de système se dessinent. D'abord, la tutelle algorithmique : un statut de protection renforcée, opt-in en théorie, mais souvent enrôlé par la famille en pratique — un père, un frère, un mari qui « inscrivent » leur fille, sœur ou épouse, et en reçoivent les alertes. Quand près de neuf usagers sur dix ont déjà, en 2026, prévenu un proche d'un trajet, la frontière entre se rassurer et être surveillée s'efface presque sans qu'on la voie passer. Ensuite, la fin de l'anonymat féminin : la femme protégée est la femme la plus lisible ; elle ne peut plus se fondre dans la ville, disparaître une soirée, exister sans être vue — privilège que l'homme, lui, conserve. Enfin, le déplacement du soupçon : à mesure que le prédictif s'étend, ce ne sont plus les agressions qui sont jugées, mais les convergences ; et l'on intercepte, encore et toujours, les mêmes corps déjà fichés.

L'opérateur de transport est au cœur de cette tension. À Hyderabad, le métro automatique est exploité depuis 2017 par Keolis (69,2 km, trois lignes — rouge, bleue, verte —, 57 stations, de l'ordre de 450 000 à plus de 500 000 voyageurs par jour, pilotage CBTC, billettique à ~80 % par QR code). En 2044, c'est par ses systèmes — caméras embarquées, comptage, billettique nominative, géolocalisation des rames — que transite une part de la donnée qui alimente le *Mobility Report*. L'opérateur, dont la doctrine se veut « ancrée dans la communauté » et dont les propres études (Keoscopie) plaident pour l'humain plutôt que pour la machine, se retrouve nœud technique d'un appareil de surveillance qu'il n'a pas choisi et dont il ne maîtrise pas la finalité. Protéger sans contrôler, servir sans ficher : la ligne de crête n'a jamais été aussi étroite.

LE RÉCIT

La voyageuse écarlate

Hyderabad, novembre 2044

À 23 h 14, Kavya descendit les marches de la station Raidurg, et la ville la reconnut. Elle le savait, désormais, comme on sait qu'il fait nuit : sans y penser. La caméra du portique cligna, son visage fut lu, son statut s'afficha quelque part sur un écran qu'elle ne verrait jamais — un point, parmi des millions, et ce point était rouge.

Le rouge, c'était la protection. Sur les interfaces de la *Women Safety Wing*, les voyageuses inscrites au dispositif renforcé apparaissaient en écarlate ; on disait « les écarlates », parfois « sous tutelle », et la dernière rame de chaque train, réservée aux femmes après 21 heures, s'appelait dans toute la ville la *rame écarlate*. Kavya y monta. Elle avait vingt-quatre ans, elle était ingénieure dans une société de Gachibowli, et elle rentrait — comme trois soirs sur cinq — bien après l'heure à laquelle sa mère, au même âge, n'aurait jamais osé sortir seule.

Car c'était vrai, et il fallait commencer par là : Kavya avait moins peur que sa mère. Infiniment moins. Sa mère, à Warangal, dans les années 2010, calculait chaque trajet comme on désamorce une bombe : ne pas finir tard, ne pas attendre seule, ne pas croiser le regard, changer de wagon, tenir ses clés entre les doigts. Kavya, elle, montait dans une rame propre, climatisée, filmée, où une voix douce annonçait les stations en télougou, en hindi et en anglais, et où, si quoi que

ce soit advenait, il lui suffisait d'effleurer son poignet pour que la ville accoure. On avait rendu la nuit aux femmes d'Hyderabad. Ce n'était pas rien. Ce n'était même pas peu.

À la station Ameerpet, le grand nœud où la ligne bleue croise la rouge, le train s'arrêta plus longtemps que d'habitude.

À deux kilomètres de là, dans le centre de supervision de Keolis Hyderabad, Sirisha Rao vit le motif se former sur le mur d'écrans avant de comprendre ce qu'elle regardait. Vingt-deux ans de métier, dont les douze derniers dans cette salle sans fenêtre où convergeaient les flux des 57 stations. Elle avait commencé comme cheffe de station, à l'époque où l'on poussait encore les retardataires hors des portes à la main. Maintenant, elle pilotait des trains qui n'avaient pas de conducteur et une donnée qui ne dormait jamais.

L'alerte n'était pas venue d'une femme. C'était la nouveauté de ces dernières années, celle à laquelle Sirisha ne s'était jamais tout à fait habituée : l'alerte venait du système. *Convergence — niveau orange.* Sur le quai d'Ameerpet, le moteur d'analyse — la ville l'appelait Drishti, « le regard » — avait isolé une configuration : une voyageuse écarlate, seule, sortie de la rame des femmes pour une correspondance ; et, autour d'elle, dans un rayon que la machine jugeait significatif, un groupe de sept hommes formé en moins de quatre-vingt-dix secondes, dont deux étaient « connus défavorablement des services ». Probabilité d'incident : assez haute pour que Drishti ne demande pas l'avis de Sirisha. Le système avait déjà fait le sien. Une brigade SHE, postée en permanence à Ameerpet depuis que la station était classée *hotspot*, recevait l'ordre de descendre sur le quai. Avant. Toujours avant.

Sur l'écran, Sirisha vit les choses se passer dans l'ordre que la machine avait prévu et, en même temps, dans le désordre que la machine ne prévoyait jamais. Les SHE — quatre femmes en civil, que les usagères appelaient entre elles *les didis*, et un agent en uniforme — fendirent le quai. Le groupe d'hommes se défit instantanément, comme une volée de moineaux : la plupart n'avaient rien à voir les uns avec les autres, simplement sept personnes que le hasard d'un horaire avait réunies sous la même caméra. Cinq s'éloignèrent. Deux furent retenus. Et c'est là que Sirisha sentit ce nœud familier, celui qui ne figurait dans aucun de ses indicateurs.

Le premier des deux était effectivement fiché pour des faits anciens d'attouchement — la machine, ce soir-là, n'avait peut-être pas tout à fait tort. Le second s'appelait Imran. Il avait dix-neuf ans, livrait des repas à vélo électrique, et attendait sur ce quai une commande à récupérer dans le centre commercial au-dessus. Il était « connu défavorablement » parce qu'un an plus tôt, une caméra l'avait confondu avec un voleur de chaîne en or sur la foi d'une vague ressemblance, et que, même blanchi, sa fiche n'avait jamais été tout à fait effacée. Le système, qui n'oublie pas, l'avait ressorti du fond de la base comme on ressort un nom d'une liste noire dont personne ne tient plus le registre. On le plaqua au mur carrelé, devant deux cents voyageurs, on lui demanda son visage, ses empreintes, son téléphone. Il n'avait rien fait. Il ne ferait rien. Il ne pourrait, désormais, jamais avoir rien fait : le drame avait été évité, donc il n'avait pas eu lieu, donc on ne saurait jamais s'il aurait eu lieu. C'était la mécanique entière de *Minority Report*, transposée sur un quai d'Hyderabad : on punissait un futur que la machine affirmait et que rien, plus jamais, ne viendrait démentir.

Kavya, elle, ne vit presque rien. Elle vit des silhouettes converger, sentit qu'on s'occupait d'elle sans s'occuper d'elle, comprit qu'elle avait, sans le savoir, été au centre de quelque chose. Une *didi* s'approcha, douce et ferme. « Tout va bien, *amma*. Vous étiez signalée. On vous raccompagne sur le quai de la bleue. » Kavya hocha la tête. Elle se sentit, à parts égales, protégée et dépossédée — comme si on l'avait sauvée d'un danger qu'elle n'avait pas vu, et dont elle ne saurait jamais s'il avait été réel. Elle remonta dans la rame écarlate. Le point rouge reprit sa course vers le sud.

Son téléphone vibra avant même que le train ne reparte. C'était son père, à Warangal. Drishti l'avait prévenu : en tant que tuteur déclaré de Kavya sur le dispositif, il recevait les alertes la concernant. Sa voix était tendre et elle se referma sur Kavya comme une main. « Tu vois ? Tu vois ce qui se passe quand tu rentres à ces heures-là ? La prochaine fois tu prends la course autonome, je la paie, je ne veux plus que tu sois sur ces quais la nuit. » Il ne criait pas. Il avait peur, et sa peur était fondée sur une preuve que la ville venait de lui fournir. Kavya voulut répondre que rien n'était arrivé, justement ; que le système avait précisément démontré qu'elle était en sécurité ; mais elle comprit, en ouvrant la bouche, que l'argument se retournait : si rien n'était arrivé, c'est qu'on avait dû agir ; donc le danger était là ; donc il avait raison. La protection prouvait la menace, et la menace justifiait le contrôle. Sa mère avait passé sa jeunesse à se cacher des hommes. Kavya passerait la sienne à n'être jamais cachée de personne.

Elle regarda par la vitre la ville défiler, écarlate de feux et de caméras. Elle était, ce soir, la voyageuse la mieux protégée d'Inde. Elle se demanda à quel moment exact cela avait cessé d'être une bonne nouvelle.

Au centre de supervision, Sirisha clôtura l'événement d'Ameerpet dans le journal de bord. *Incident anticipé — résolu — aucun blessé.* C'était, selon tous les indicateurs du contrat, une excellente soirée. Le KPI sécurité : tenu. Le KPI ponctualité : à peine entamé. Quelque part dans le bâtiment de la *Wing*, un tableau afficherait demain une agression de plus évitée. Et Imran, relâché vers minuit faute du moindre grief, rentrerait à vélo dans un quartier que les caméras connaissaient mieux que lui, en se demandant pour la deuxième fois de sa vie courte comment on prouve qu'on n'a pas fait ce qu'on n'a pas fait. Sirisha éteignit l'écran de la sta-

tion. Le silence des caméras, songea-t-elle, n'existait pas. Elles ne se taisaient jamais. C'était le principe.

Trois scénarios prospectifs

Scénario blanc – Le bouclier qui n'enferme pas

Dans l'hypothèse optimiste, la décennie 2030 a fait de la sécurité des femmes une politique de droits autant que de technologie. Le dispositif prédictif existe, mais sous un cadre strict, inspiré des objections mêmes que les défenseurs des libertés avaient formulées dès 2021 — et des conclusions de l'enquête Keoscopie, qui plaçaient l'humain avant la machine. La tutelle est réellement opt-in et contrôlée par la femme elle-même — jamais par un tiers familial ; nul père ni mari ne reçoit d'alerte sans son consentement explicite et révocable. La reconnaissance des émotions, pseudo-science, a été abandonnée au profit de signaux objectifs et vérifiables. Le fichier des « connus défavorablement » est purgé automatiquement, audité chaque année pour ses biais, et aucune interception fondée sur la seule prédiction ne donne lieu à détention : la brigade se contente d'une présence dissuasive et d'une désescalade, sans relevé biométrique ni garde à vue d'un homme qui n'a rien commis. La donnée de mobilité de l'opérateur — Keolis et les autorités — est minimisée, cloisonnée, et fait l'objet d'un rapport de transparence public. Résultat : les agressions dans les transports chutent réellement ; les femmes reconquièrent la nuit sans devenir, en échange, des points rouges suivis jusqu'à leur porte ; et le métro d'Hyderabad devient l'espace public le plus sûr d'Inde sans cesser d'être un espace libre. Le modèle s'exporte — comme s'exporta, dix ans plus tôt, la marque SHE Teams.

Scénario gris – La protection qui fiche

Dans la trajectoire intermédiaire, la plus probable, le dispositif marche à moitié et personne ne tranche. Le harcèlement recule, c'est réel et mesurable ; mais le traçage est devenu la norme, accepté comme le prix du calme — d'autant plus aisément que, dès 2026, près de neuf usagers d'Hyderabad sur dix avaient déjà prévenu un proche d'un de leurs trajets. La tutelle, formellement volontaire, est massivement enrôlée par les familles et, de plus en plus, par les employeurs qui « sécurisent » leurs salariées de nuit tout en sachant où elles sont. Les faux positifs sont tolérés comme un dommage collatéral acceptable ; les hommes pauvres et des minorités continuent d'être sur-fichés, interceptés, relâchés, re-fichés, dans une boucle que le motif d'Imran a institutionnalisée. Les femmes sont plus en sécurité et n'ont plus jamais d'anonymat ; elles ne peuvent plus disparaître, et beaucoup ont cessé de vouloir le pouvoir. La frontière entre protection et contrôle ne s'est pas effacée : elle est simplement devenue invisible, parce que plus personne ne se tient assez loin pour la voir. L'opérateur exploite un réseau d'une sécurité exemplaire et d'une transparence nulle, et présente chaque trimestre d'excellents indicateurs.

Scénario noir – Le pré-crime souverain

Dans l'hypothèse pessimiste, la justification sécuritaire avale tout. La sûreté des femmes devient l'argument qui rend tout acceptable : la lisibilité féminine est totale, la tutelle obligatoire de fait, et la femme qui refuse le statut écarlate est traitée comme suspecte d'elle-même — « pourquoi se cacher, si l'on n'a rien à craindre ? ». Le contrôle patriarcal des familles et la surveillance d'État ont fusionné en un même appareil, où la fille est protégée par l'État pour le compte du père. À l'autre bout de la chaîne, le pré-crime a engendré une classe permanente d'interceptables : les pauvres, les migrants, les minorités, arrêtés en masse sur la foi de convergences calculées, sans qu'aucun acte ne soit jamais à juger. La *Women Safety Wing*, née pour libérer les femmes de la peur, est devenue l'instrument du contrôle qu'elle prétendait combattre — l'ordre genré d'Atwood servi par le pré-crime de Dick. Le métro est immaculé, parfaitement sûr, et parfaitement non libre. La ville a tenu sa promesse : plus aucune femme n'a peur sur ses quais. Elle a seulement oublié de tenir l'autre, celle qu'elle n'avait jamais formulée : que la sécurité ne soit pas le nom poli de la surveillance.



Illustration Keoscopie — Hyderabad, 2044

Bibliographie

- Keoscopie × Toluna, *Planet — A World in Motion : l'insoupçonnable consensus mondial de la mobilité*, enquête internationale, Keolis, 2026.
- Agence des droits fondamentaux de l'Union européenne (FRA), *Violence against women: an EU-wide survey*, 2014.
- MarketsandMarkets, *AI in Video Surveillance Market — Global Forecast to 2030*, 2024.
- Grand View Research, *AI in Video Surveillance Market Report, 2030*, 2025.
- Grand View Research, *AI Camera Market Report, 2030*, 2024.
- Grand View Research, *Facial Recognition Market Size, Share & Trends Report, 2030*, 2023.
- Statista, *Facial Recognition — Worldwide (Market Forecast)*, 2025.
- Amnesty International, Internet Freedom Foundation & Article 19, *Ban the Scan — Hyderabad*, 2022.
- Internet Freedom Foundation, *Project Panoptic*, 2021-2024.
- Al Jazeera, « Facial recognition taken to court in India's surveillance hotspot », janvier 2022.
- Thomson Reuters Foundation / Al Jazeera, « Indian city plans facial recognition to spot women in distress », janvier 2021.
- Telangana Police – Women Safety Wing, documentation des SHE Teams, de l'application Hawk Eye et des centres Bharosa, 2014-2024.
- National Crime Records Bureau (NCRB), *Crime in India*, ministère de l'Intérieur, Inde, 2022.
- Parlement de l'Inde, *Digital Personal Data Protection Act*, 2023.
- Keolis, dossiers de presse et fiches réseau, métro automatique d'Hyderabad (Keolis Hyderabad / KHMRTS), 2017-2025.
- Keolis, Keoscopie, *Mobilité et genre*, programme « Thinking like a passenger », 2024.
- Dick, Philip K., *The Minority Report*, 1956.
- Spielberg, Steven, *Minority Report*, 20th Century Fox / DreamWorks, 2002.
- Atwood, Margaret, *The Handmaid's Tale*, McClelland & Stewart, 1985 (trad. fr. *La Servante écarlate*).